

Décoïncider

par Daniel Bournoux

Nos vies se jouent à coups de dés : dé-paysement, dé-centrement, dé-localisation, départ... Toute l'œuvre de François Jullien insiste particulièrement sur cet entre ou sur cet écart déjà concentrés dans le préfixe explosif de ce verbe, tellement banal que nous ne l'entendons pas (ou qu'il demeure, à la lettre, inouï), *ex-ister*. Sans ces hiatus pourtant, point de vivre.

L'auteur de *Vivre de paysage* (Gallimard 2014) nous propose donc deux mouvements contraires, ou apparemment contradictoires : vivre de paysage, c'est imprimer en nous sa force de recueillement, d'agrégation d'un monde. Un paysage est en lui-même complet, ou intégré ; il y a paysage quand, confrontés à son étendue, nous n'avons rien à ajouter, à désirer de plus ; quand un monde y déploie sa souveraine complétude devant laquelle nous ne pouvons qu'acquiescer, ou prononcer avec reconnaissance *c'est bien cela, c'est ici*. Devant cette ouverture offerte, nous aimerions longuement nous poser, éventuellement peindre ou photographier cela, façon d'avouer qu'un terme se trouve atteint, qu'une porte s'ouvre sur un infini qui nous comble, sans reste ni nostalgie. Qu'ici se découvre enfin (Mallarmé) *la région où vivre...*

Et de fait, nos vies semblent irréductiblement régionales ; nous nous sentons d'ici et non de là-bas, nés à la mer, en plaines ou sur telle montagne qui donnent à chacun ses attaches, ses tropismes, ses longs désirs de retour. Vivre c'est résider ou habiter, passion lourde. C'est attacher, et chérir ses racines qui passent par une terre, une famille, une histoire singulière, une langue. C'est s'encoquiller dans un *oikos* (une maison), un biotope, un lieu riche de ressources peu négociables puisque nous sommes constitués et tout cousus de ses empreintes. La pulsion postmoderne d'être partout, de poursuivre en orbite entre les continents une vie de survol, hors sol, ne peut longtemps nous satisfaire ; comme pour Ulysse arrive dans la vie de chacun un moment où il faut rentrer à la maison. Oui mais, demande ironiquement Bruno Latour, *où atterrir ?*

Lamentation banale et partout reprise, notre région n'est plus ce qu'elle était. Le cher vieux paysage de notre enfance, de nos aïeux, a

pris la tangente ou de la gîte. La maison familiale a disparu, rasée par un promoteur ; les sous-bois de la forêt prochaine sont toujours là, mais éventrés par une route bruyante élargie au nom de la circulation, de l'accès. Etc. D'une façon générale, c'est la Terre qui change et qui, de partout, nous refuse son ancien visage. Comme le dit Aragon en cadences superbes, « La France sous nos pieds comme une étoffe usée / S'est petit à petit à nos pas refusée » (« La Nuit de Dunkerque », 1942), pour traduire l'intense sentiment d'exil éprouvé dans le nouveau paysage de l'Occupation ; ou, comme résume un autre titre de cette époque, « En étrange pays dans mon pays lui-même ».

J'aimerais rebondir sur cet appui aragonien pour rappeler à quel point, selon Jullien toujours, ex-ister ce n'est pas végéter, se complaire au tête-à-tête d'un premier décor ou au confort douillet des chères vieilles enveloppes, mais fendre celles-ci pour trouver de l'inouï, et réveiller du nouveau. La dé-coïncidence, ce sentiment d'étrangeté qui nous étreint parfois au cœur du décor le plus familier, est une ressource par excellence de la création, donc de la vraie vie. Dans *L'Inouï* en particulier, Jullien a des pages très éclairantes sur l'invention par Rimbaud d'une nouvelle langue *désamarrée* dont « Le Bateau ivre » donne à la fois la théorie et l'exemple. La métaphore, mais je dirais aussi la rime avec sa proximité sonore et son écart sémantique, constituent des leviers puissants de prospection, *out of joint* comme dit Hamlet, hors des gonds rouillés de la parole ordinaire. Si toute création est un écart, de nos écarts de langue, de pensée, de conduite peuvent naître des créations. De même est-il recommandé d'un peu se perdre « pour laisser place à la trouvaille » (Apollinaire).

André Breton consacrait de longues heures à chiner, à la recherche de précieux « objets trouvés » dont, après recyclage, il rédigeait l'équation. Mais nul mieux qu'Aragon, dans *Le Paysan de Paris*, ne sut révéler (réveiller) les ressources d'insolite ou de « merveilleux » tapies dans le décor ordinaire. Qu'on relise la préface de cet ouvrage (1924) au titre oxymorique bien accordé à notre recherche en dépaysement. On dit que le paysan égaré dans la capitale ouvre à tout de grands yeux. De même le projet du poète, sans quitter le pavé parisien et en respectant rigoureusement sa topographie, nous ouvre à d'autres mondes. Je songe, relisant pour la énième fois ce livre pour moi de référence, qu'Aragon y trace du même coup le programme de la poésie, voire de l'art en général : descendre en pleine immanence dans notre quotidien pour, le

fissurant, le disloquant discrètement, en faire surgir l'énigme ou la merveille. Ce qui suppose une rééducation sévère de nos sens, et de la parole.

Le lointain dans le proche, l'étrange au cœur du familier, l'*Unheimlich* cher à Freud... Ces télescopages ou ces percées n'étonnent pas l'artiste, non plus que le philosophe apte à nous faire voyager à travers le banal, en descellant nos socles, à commencer par les clichés et les usages de notre langue pour en tirer des vues extraordinaires, comme Derrida pour qui philosopher revient à déconstruire. Le dépaysement soutient le geste de l'artiste mais aussi la démarche scientifique, si nous suivons Bachelard et sa fameuse coupure épistémologique ; c'est en dénonçant les évidences de l'apparence, ou en les trouvant étonnantes, que le raisonnement du savant ou du philosophe progresse. Et nous montre à quel point, faute de mieux le nommer par le détour des mathématiques ou de la métaphore poétique, nous demeurions étrangers à notre pays lui-même.

Ces pouvoirs de la décoïncidence ont été également explorés, par Jullien, du côté de l'amour, en rejoignant ici encore des thèmes ou des intuitions bien développés par Aragon. L'expérience amoureuse ne revient-elle pas à s'étonner toujours de la présence de l'autre ? Le paysage ouvert ainsi n'est-il pas, par excellence, surprenant ou dépaysant au cœur même de sa familiarité ? Ce que nous croyons le plus proche, le plus propre, et que nous voudrions tenir, étreindre ou inlassablement toucher n'est-il pas sujet à la dérobade, placé à une distance infinie au cœur de son apparition et de sa présence même ? « Mon bel amour mon cher amour ma déchirure » (1943)... Trop de vers d'Aragon chantent cette absence trouant le présent, cette soif ou ce désir devant ce qui pourrait nous combler, pour qu'on puisse les citer tous.

« Il faut être ailleurs pour pouvoir être ici », lit-on dans *L'Enéide*. Il faut apprendre d'autres langues pour mieux parler la sienne ; avoir beaucoup voyagé pour savourer en connaisseur la quiétude de sa propre maison ; en passer par les épreuves de l'amour pour cesser de s'identifier au nombril du monde ; se traiter « soi-même comme un autre » (Ricoeur) pour gagner en lucidité, en civilité... La dé-routante topographie, paradoxale, de nos âmes n'est pas celle, physique, du monde *out there*.

Nous sommes des êtres de désir et ce désir nous déchire, nous disloque, nous exile de tout paysage ou pays. Vivre, est-ce résider ou ne serait-ce pas plutôt - *désirer* ? Deux verbes-anagrammes qui se révèlent secrètement antonymes...

Les dés de nos désirs continuent de rouler.

